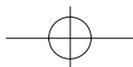


Daniel Sibony

Point de croyance et d'amour

« Faut-il croire ? » Il y a des questions qui traînent dans leur sillage leurs non-dits émouvants, leurs présupposés sereins qui demandent à être décodés, et cela se fait assez vite. Si la question est par exemple : « Faut-il aimer ? », on devine que ceux qui la posent en ont bavé de ce qui s'appelle l'amour et se demandent sérieusement s'il ne faut pas débrancher de cette histoire-là, s'il ne faut pas décider une fois pour toutes de ne plus « aimer », ne plus s'embringer dans ce genre d'histoires. Ils oublient simplement qu'en général on n'est pas libre d'y aller ou pas, qu'on n'a pas vraiment le choix, que la question n'est pas de l'ordre du « faut-il ? » mais du « puis-je ? », « puis-je faire face », « puis-je vivre cette chose qui se présente ? (comme une histoire d'amour) ». Le lieu où la question se poserait comme un « faut-il ? », ce lieu fictif ne nous est pas accessible. À la rigueur, s'il y a un Dieu ou un Démon qui fabrique des hommes et qui se demande, au dernier moment, avant de les mettre en circulation, s'il faut qu'il leur visse un petit montage pour « aimer », son hésitation ferait sens pour lui, pas pour nous. Certes, elle nous concerne un peu, mais on n'a pas de quoi la traiter, l'élaborer, dans sa brutale naïveté : « faut-il aimer ? » Nous savons tous, d'expérience, que si on est dans cette chose-là, si on est pris par ça, la question du « faut-il ? » est dérisoire ; et que si l'on est en dehors, si l'on sent le malheur ou la déprime d'être en dehors de cette question, aucun « il faut » n'est capable de nous y ramener, de nous en rapprocher. Et bien, pour la croyance, c'est encore plus évident. Si croire c'est investir ou s'accrocher à quelque chose ou quelqu'un, il est clair que ce n'est pas de l'ordre du « faut-il ? » ou du choix. Celui qui n'investit rien, qui ne « croit » à rien, croit au moins à lui-même-ne-croyant-à-rien. Et il lui faut un sacré travail pour se contenter de son auto-investissement. En



réalité, dans le paquet de croyance que chacun possède ou traîne avec lui, il y a toujours une zone plus ou moins large – parfois réduite à un seul point – de croyance en soi, un point de croyance narcissique, qu'on n'a même pas à se formuler, qui va de soi. Si vous parlez avec quelqu'un, vous êtes déjà dans la croyance que cet échange a de l'intérêt, qu'il mérite d'être investi, même s'il est sans avenir, s'il ne sert qu'à faire vivre cet instant. Lorsqu'on se lève le matin, qu'on s'habille et qu'on sort, on met en œuvre cette croyance assez touchante que « ça vaut le coup », que même si l'on est déprimé, sans espoir ni attente, on couve en secret un espoir plus inconscient, un brin d'amour de la vie, de soi-même vivant, qui fait que ces gestes, même mécaniques, sont investis même s'ils ne sont pas assumés.

De sorte que la croyance est une façon un peu simple de symboliser l'amour, l'amour de soi ou de l'autre, ou de soi passant par l'autre, ou de l'autre réduit à soi, etc. Si l'on dit: « je crois dans le progrès », cela signifie, au minimum: « J'aime l'idée que les choses avancent, qu'elles aient l'air de progresser », même si l'on est incapable de prouver ce progrès, de le démontrer. C'est bien en cela que c'est une croyance. Si l'on pouvait prouver le « progrès » des choses ou de la vie, ou du niveau des gens, il n'y aurait pas besoin d'y croire. Ceux qui y croient signifient qu'ils investissent de ce côté-là une partie de leur amour, de leur espoir. Et ils peuvent l'investir d'autant plus fort, d'autant plus rageusement, que les preuves du contraire leur parviennent sans cesse. Cela ne veut pas dire qu'ils sont fous, au contraire, cela veut dire que quelque chose en eux leur fait prendre position de ce côté-là, que c'est leur seul moyen d'investir l'amour de l'être qui les habite, que s'ils ne le faisaient pas, ils seraient sans repères, donc très angoissés.

Bien sûr, à tant faire, on s'arrange pour que l'objet de la croyance soit plus ou moins indécidable. Si une entité s'appelant « Dieu » surgissait sans prévenir de temps à autre au coin des rues, elle mettrait en déroute les croyants, ceux-ci fuiraient en criant, blessés de se voir arracher leur croyance si violemment. Si l'on pense aux théologiens et autres métaphysiciens qui s'acharnaient autrefois à « prouver » l'existence de Dieu, on doit convenir que leur Dieu leur a fait un beau cadeau (ou qu'ils se sont fait à eux-mêmes un cadeau à travers lui): celui de rater leur démonstration, d'y avoir juste assez d'appui pour mieux sentir sa béance, le fait qu'elle donne sur le vide.

On comprend du même coup la naïveté de ceux qui disent: « Votre croyance est infondée, elle repose à peine sur quelques présomptions ! » Or c'est le but d'une croyance que de remplacer des fondements là où ils manquent, que d'être elle-même un fondement fictif à partir duquel





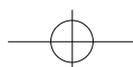
peut commencer la vraie question : Que faites-vous de vos croyances ? Quelles ouvertures nouvelles vous permettent-elles ? À quel prix sont-elles payées ? Beaucoup paient pour leur croyance toutes les richesses que cette croyance aurait pu faire fructifier. (De sorte qu'après l'investissement de cette croyance, ils n'ont plus rien, ils sont secs. Je rencontre chez certains, pas seulement des religieux, ce tarissement de l'être et de la pensée.)

Voyons maintenant la croyance chrétienne d'avoir été gracié par Jésus, croyance que l'on n'a pas à « juger » comme telle puisqu'elle signifie : « Nous aimons l'idée qu'un homme sublime se soit sacrifié pour nous gracier ». Cette croyance n'a pas pu s'épanouir chez ses croyants sans un besoin de persécuter ceux qui refusaient de croire à cette grâce. Cette croyance était donc un amour qui exigeait pas mal de haine pour se maintenir. D'ailleurs, récemment, les croyants de cette idée ont fait de sérieux efforts pour se passer de cette haine, ils ont même demandé pardon à leur Dieu d'avoir eu tant besoin, pour soutenir leur croyance en lui, de nuire à tant de gens.

Beaucoup de malheurs proviennent de ce que les tenants d'une croyance n'y croient pas vraiment et ont besoin de faire payer à d'autres l'appoint, le déficit de leur rapport à leur croyance. C'est bien sûr abusif, car ils prennent les autres comme matériau ou accessoire de leur amour sans demander à ces autres s'ils y consentent ou pas.

Imaginons par exemple une religion qui est convaincue d'être la vraie (C'est le cas de toute religion et pourquoi pas ? Cela veut dire que ses tenants aiment loger là leur amour de la vérité) mais qu'en même temps ils croient fonder la valeur de la religion sur la non-valeur des autres, ce qui les oblige à se raccrocher à ces autres pour les fustiger. On a là un bon exemple d'une croyance non autonome, qui a sans cesse besoin de l'erreur des autres pour mieux jouir de sa vérité. C'est non seulement source de dangers et de violences graves (l'intégrisme islamique nous le rappelle quotidiennement), mais cela pose à nouveau la question essentielle : quelle est l'intérêt d'une croyance ? Sert-elle seulement à vous donner plus de force narcissique ? Et dans ce cas que faites-vous de ce narcissisme à part vous en gargariser ? Ou sert-elle à vous brancher autrement, diversement, par des voies plus vives et surprenantes, sur l'être en devenir et sur l'amour de l'être ?

Beaucoup savent mon intérêt pour le Texte biblique en tant que travail et transmission du symbolique. Or certains historiens modernes ont cherché à montrer que les héros et les événements bibliques n'ont peut-être pas existé ou que, si ces personnages ont vécu, ils n'avaient sûrement pas l'aura que leur accordent les croyants. Ces esprits rationalistes s'efforcent donc



de prouver que cette croyance est sans objet. Ils ne voient pas que même si ces personnages n'ont pas eu de réalité, le discours sur eux et à partir d'eux a acquis, par sa transmission et par ses résonances inconscientes, une réalité propre, qui n'est pas moindre en force et en intensité, que la réalité factuelle des héros en question. Du coup, croire dans la Bible peut tantôt signifier la conviction de ceux qui pensent *mordicus* que tout cela s'est passé, qui y rattachent leur vie et y investissent leur amour; tantôt signifier que l'on aime ce à quoi cette texture a donné lieu, sans croire en « Dieu » ou en Moïse comme en des entités ou des objets archéologiques dont on pourrait un jour palper les traces évidentes. (N'oublions pas la sottise du premier cosmonaute soviétique qui est revenu du ciel en déclarant n'y avoir pas trouvé Dieu). On peut aimer tout ce à quoi cette histoire a donné lieu, donc aimer sa source et son mouvement. Et cet amour, plus fort que la croyance, peut rendre celle-ci inutile, en quelque sorte.

Bref, la croyance, comme forme simplifiée de l'amour, exprime et relance la question de celui-ci: amour de soi? Amour de l'autre? Amour de soi comme autre ou de l'autre comme une part de soi-même? Ou de l'autre comme un relais dans le rapport à l'être?... Si l'on me demandait quels sont mes points de croyance, mis à part le point ultime qui fait que je crois que ça vaut le coup de sortir de chez soi (ou de soi), de rencontrer, d'aimer, de penser, etc. je dirais que c'est la croyance en ceci: quel que soit l'état des choses ou l'événement qui nous tombe dessus, ce n'est pas le dernier mot de ce que l'être peut exprimer; il y a autre chose qui va se « dire » ou qui va advenir; et ce, à l'infini. C'est donc aussi la croyance en ce geste humain, pas si simple: qu'il suffit de lever les yeux (de la pensée et du cœur) assez haut mais pas trop, pas jusqu'au milieu du firmament car là on risque de se noyer dans sa propre quête, mais juste assez haut, ou assez haut de façon juste, pour voir apparaître autre chose, d'insoupçonné, d'incroyable.¹

■ Les livres de Daniel Sibony où est abordée plus à fond le thème de la croyance sont: *L'amour inconscient* (Grasset, 1983), et *Nom de Dieu* (Seuil, 2002).